

« Des fois, j'ai l'impression que je te
parle dans une autre langue ».
Et au pire, on se mariera :
le passage du Québec à la France

MARCO MODENESI
(Università degli Studi di Milano)

ABSTRACT

L'étude comparative de l'édition québécoise et de l'édition française du roman de Sophie Bienvenu *Et au pire, on se mariera* montre qu'on se trouve face à une singulière et inattendue opération d'autotraduction intralinguistique. L'essai s'interroge ainsi sur la nature des modifications qui entrent en jeu ainsi que sur les motivations qui justifieraient cette opération visant un aspect essentiel, le code linguistique, d'une œuvre d'art littéraire.

MOTS-CLÉS

Sophie Bienvenu, autotraduction, intralinguistique, Québec, France

POUR CITER CET ARTICLE

Marco Modenesi, « “Des fois, j'ai l'impression que je te parle dans une autre langue”. *Et au pire, on se mariera* : le passage du Québec à la France », dans *Le Québec en traduction*, n° 8, (Paola Puccini, Fabio Regattin, édés.), 2017, p. 29-37, <www.interfrancophonies.org>.

« Des fois, j'ai l'impression que je te
parle dans une autre langue ».
Et au pire, on se mariera : le passage
du Québec à la France

MARCO MODENESI

ET AU PIRE, ON SE MARIERA, comme nous l'annonce l'édition québécoise publiée aux Éditions La Mèche¹ en 2011, est la « première incursion du côté du roman » de Sophie Bienvenu, jeune auteure qui incarne un véritable carrefour francophone, étant née en Belgique d'une mère belge et d'un père français, ayant fait des études à Paris et s'étant établie au Québec en 2001.

Son roman a reçu le Prix des Arcades de Bologne (2013) et le Prix du premier roman de Chambéry (2015), il a très tôt connu une adaptation théâtrale (par Nicolas Gendron), en 2014, et une transposition filmique par Léa Pool qui est arrivée dans les salles canadiennes en septembre 2017.

Et au pire, on se mariera est un dialogue/monologue entre la très jeune Aïcha et une travailleuse sociale ou peut-être une psychologue : la jeune fille répond aux questions que cette dernière lui pose, mais le lecteur ne les connaît pas, vu que le roman enregistre exclusivement ce que dit Aïcha. Si à travers ces répliques, il est toujours possible de s'imaginer la nature des questions, celui qui se concrétise comme le long monologue d'Aïcha livre au lecteur, à travers un *crescendo* bouleversant, les éléments qui permettent de reconstituer la choquante tragédie dont le jeune fille est à la fois victime et actrice.

De même, l'absence totale de la voix d'un narrateur confère la gestion de tout l'univers narratif du roman à la seule Aïcha : le point de vue sur l'action, l'agencement des événements racontés, la véracité des épisodes évoqués dépendent de sa parole. De même, à travers le langage

¹ Sophie Bienvenu, *Et au pire, on se mariera*, Montréal, La Mèche, 2011. Dorénavant: *EAPQ*. La citation du titre de cet essai se trouve à la p. 83 de cette édition et à la p. 69 de l'édition française du roman.

qu'emploie Aïcha, à travers les caractéristiques qui composent et qui constituent son idiolecte, le lecteur possède une voie d'accès à sa psychologie, à son histoire personnelle, à son statut de personnage. La force d'impact du roman, donc, s'appuie de manière extraordinaire sur la mise en partition du code linguistique de la part de l'auteure.

Le lecteur à juste titre sensible à cet aspect du texte ne pourra donc qu'être énormément étonné si, après avoir lu *Et au pire, on se mariera* dans l'édition québécoise, édition originale, il décide de faire de même pour l'édition française du roman². La dissonance entre les deux versions se manifeste dès le début (et elle va demeurer tout au long du texte, pratiquement à chaque page du livre) :

OK, pas mon père « père », mais... le gars avec qui elle était quand elle est tombée enceinte de moi.

Il est resté un bout, quand même. [...]

Il était nice.

Pis il était beau.

J'ai une photo de lui dans mon sac. Si tu veux la voir, je pourrais te la montrer, à un moment donné. Tantôt, genre... quand ils m'auront rendu mon sac.

Ils vont me rendre mon sac, hein ?

Parce que j'ai des affaires importantes, dedans. Ils vont fouiller dedans ?

Whatever.³

O.K., pas mon père « père », mais... le gars avec qui elle était quand elle est tombée enceinte de moi.

Il est resté un moment, quand même. [...]

Il était *nice*.

Et il était beau.

J'ai une photo de lui dans mon sac. Si tu veux la voir, je pourrais te la montrer, à un moment donné. Plus tard, genre... quand ils m'auront rendu mon sac.

Ils vont me rendre mon sac, hein ?

Parce que j'ai des trucs importants dedans. Ils vont fouiller dedans ?

M'en fous, t'façon.⁴

Une lecture comparative des deux versions du même passage du roman permet de reconnaître la modification de l'orthographe de l'interjection OK par O.K., l'introduction de l'italique pour marquer l'emprunt direct à l'anglais « nice », aussi bien que le remplacement d'un autre emprunt de ce type : le pronom « Whatever » laisse la place

² Sophie Bienvenu, *Et au pire, on se mariera*, Paris, Les Éditions Noir sur Blanc, 2014. Dorénavant : *EAPF*

³ *EAPQ*, p. 8-9.

⁴ *EAPF*, p. 9. C'est toujours moi qui souligne afin de relever les modifications opérées dans l'édition française du roman.

à une courte paraphrase française qui en traduit le sens et le registre (« M'en fous, t'façon »).

De même, la version française (définissons ainsi la version du roman publiée en France) montre d'autres interventions au niveau du lexique aussi là où le signifiant français employé dans la version québécoise renvoie à un signifié qui ne s'avère pas identique au Québec et en France. Voilà donc que les mots « bout », « tantôt » et « affaires » laissent la place à « moment », « plus tard » et « trucs ».

Et enfin, la conjonction — combien populaire et combien québécoise ! — « pis » (prononciation populaire de *puis*, n'ayant pas nécessairement une valeur temporelle) est remplacée (et elle le sera systématiquement dans tout le roman) par la conjonction « et ».

La première page de l'édition française de *Et au pire, on se mariera* ne fait qu'annoncer — et avec une discrétion qui, par la suite, n'hésitera pas à disparaître pour atteindre, par endroits, un niveau proche de l'outrance — la nature du rapport qui existe entre l'édition québécoise et l'édition française du roman, c'est-à-dire un rapport de dissonance linguistique sur lequel le linguiste, certes, mais surtout le littéraire peut, à juste titre, s'interroger.

Il est vrai que l'édition française présente aussi quelques variantes en termes de contenu narratif : l'auteur y ajoute un passage où Aïcha raconte du jour où elle avait planté son compas dans la main d'un de ses camarades de classe qui lui « lançait des trucs et [qui] n'arrêtait jamais de [l]'emmerder⁵ ».

Au-delà de ce bref supplément d'histoire et de la modification de quelques phrases, comme c'est le cas, par exemple, à la page 109 de l'édition française⁶, les différences concernent surtout et avant tout le code linguistique employé dans les deux versions.

À cause de leur abondance, il est impossible de recenser ici tous les différents degrés de divergences linguistiques qui témoignent d'une indéniable absence de coïncidence entre les deux éditions, à laquelle, pourtant, très sincèrement on s'attendrait.

Certaines modifications sont systématiques : on a déjà rappelé le cas de *pis* qui se fait toujours *et*, ainsi que le recours à l'italique dans l'édition française lorsque celle-ci garde (ce qui n'est pas nécessairement la règle) un emprunt direct à l'anglais qu'on rencontre dans les propos d'Aïcha : *anyway, nice, full, gun, fun, cute, grilled-cheese, loser, right, bullshit* pour ne citer que quelques exemples, montrent que l'éditeur français suit la norme d'après laquelle on écrit en italique les mots ou les expressions étrangères. Pourtant, il est incontestable que de nombreux termes étrangers qui sont passés dans l'usage français, ne s'écrivent pas

⁵ *Ibid.*, p. 94.

⁶ « Le septième sens féminin. Sixième ? Y en a combien, des sens, quatre ? Je confonds tout le temps. » (*EAPQ*, p. 137) devient, dans l'édition française, « Le septième sens féminin. Sixième ? Y en a combien, des sens, quatre ? Je confonds tout le temps avec les planètes » (*EAPF*, p.109).

en italique (c'est le cas de match, football ou cool, qui apparaît, d'ailleurs, en caractère romain dans les deux éditions).

Dans l'idiolecte de l'adolescente québécoise qu'est Aïcha, cependant, ces mots ne sont certainement pas ressentis comme étrangers par rapport à sa langue maternelle, le français. Certes, le texte original n'est pas radicalement révolutionné, mais le fait de garder, dans ce cas, les caractères romains de l'édition originale aurait été un choix plus conforme à l'allure du texte et à la structure du personnage.

Les emprunts qui donnent lieu à des anglicismes accueillis dans le français du Québec, mais qui demeurent inhabituels voire inconnus au français de France, sont, au contraire, presque régulièrement remplacés par un autre terme ou une autre expression relevant du français international, mais n'ayant aucune coloration québécoise. C'est ainsi — et encore une fois, la liste des exemples pourrait bien facilement décupler — que « freaker » laisse sa place à « paniquer » ; « toune » devient « chanson » ; le « squeegee⁷ » montréalais devient plus simplement un « punk⁸ » ; « le chum des autres⁹ » se fait « le gars des autres¹⁰ » ; « je colle avec elles¹¹ » se substitue à « je sticke avec elles¹² » ; « Mais vu comment j'ai pas de chance¹³ » supplante « Mais avec ma luck¹⁴ » ; « il kicke des culs¹⁵ » devient « il botte des culs¹⁶ » ; « c'était cheesy à mort, mais c'était cool¹⁷ » se métamorphose en « c'était un peu un truc de vieille matante romantique, mais c'était cool¹⁸ », et même le très connu « Coke » se fait systématiquement « Coca »...

De même, presque tous les sacres (et leurs dérivés) qu'Aïcha prononce — et qui, bon gré mal gré, relèvent d'une des coutumes linguistiques québécoises — n'ont pas droit d'asile dans l'édition française. « Cette connasse d'Élisianne Blais »¹⁹ qui apparaît dans l'édition Noir sur Blanc, est à l'origine « l'ostie d'Élisianne Blais²⁰ » ; « pis tu t'en crisses²¹ » se traduit en « et tu t'en fous²² » ; « ça goûte le

⁷ *EAPQ*, p. 84.

⁸ *EAPF*, p. 70.

⁹ *EAPQ*, p. 111.

¹⁰ *EAPF*, p. 87.

¹¹ *Ibid.*, p. 12.

¹² *EAPQ*, p. 13.

¹³ *EAPF*, p. 16.

¹⁴ *EAPQ*, p. 17.

¹⁵ *EAPQ*, p. 41.

¹⁶ *EAPF*, p. 36.

¹⁷ *EAPQ*, p. 22.

¹⁸ *EAPF*, p. 19.

¹⁹ *EAPF*, p. 99.

²⁰ *EAPQ*, p. 123.

²¹ *EAPQ*, p. 21.

²² *EAPF*, p. 19.

crisse²³ » se fait « ça goûte la mort²⁴ » ; « la grosse crisse²⁵ » correspond à « la grosse salope²⁶ » ; « estie de sale, estie de sale, estie de sale²⁷ » passe à « gros connard, gros connard, gros connard²⁸ » ainsi que « C'est l'ostie de pulpe de ton jus²⁹ » se fait « C'est le putain de pulpe dans ton jus d'orange³⁰ ». De même, « une crisse de grosse tempête³¹ » est singulièrement remplacé par « une *full* grosse tempête³² », qui se propose probablement de récupérer une nuance d'américanité — que les choix linguistiques de l'édition originale transmettent aussi, comme on l'a déjà relevé, par l'idiolecte d'Aïcha — par le recours à l'introduction de mot anglais *full*.

Malgré cela, « tabarnac³³ » (orthographié avec un « c » final à la place du « k » qu'on rencontre dans la version québécoise) remplace un autre sacre, « crisse³⁴ », qu'emploie le texte de l'édition québécoise et il parvient même à survivre dans « il a grogné un "tabarnac"³⁵ ».

La lecture en parallèle des deux versions permet aussi de constater que les tentatives de reproduire, par des choix d'écriture, le style et le registre de l'oralité québécois s'anéantit dans l'édition française. Non seulement « pis » est toujours effacé par « et », comme on l'a déjà remarqué, mais d'autres choix linguistiques et stylistiques connaissent des modifications : le punctueur de discours « tsé » est remplacé parfois par « tu sais », « t'sais » ou par « tu vois » ; « p't'être³⁶ » remplace « p'tête³⁷ » ; la prononciation populaire du mot « merde » — « marde » — est toujours absente dans l'édition française ; « une grosse dinde laitte³⁸ » s'uniforme et devient « une grosse dinde laide³⁹ ».

De même, les expressions relevant d'un registre familier ou d'un registre populaire du français québécois n'ont pas d'existence dans l'édition française. Voici, sans suivre nécessairement le fil de l'œuvre, quelques exemples : « Tasse-toi » devient « Pousse-toi », « de tous les bords » se convertit en « de partout », « affaires » en « trucs », « face » en « gueuele » ; on préfère « assez pourrie » à « pas mal poche » ; « je l'ai pas pogné, moi » se transforme en « Moi, j'ai pas compris ». Dans l'édition québécoise, « y fait frette », alors que « on se les gèle » dans

²³ *EAPQ*, p. 67.

²⁴ *EAPF*, p. 57.

²⁵ *EAPQ*, p. 135.

²⁶ *EAPF*, p. 107.

²⁷ *EAPQ*, p. 56.

²⁸ *EAPF*, p. 49.

²⁹ *EAPQ*, p. 57.

³⁰ *EAPF*, p. 50.

³¹ *EAPQ*, p. 96.

³² *EAPF*, p. 77.

³³ *EAPF*, p. 82.

³⁴ *EAPQ*, p. 104.

³⁵ *EAPF*, p. 37; *EAPQ*, p. 42.

³⁶ *EAPF*, p. 90.

³⁷ *EAPQ*, p. 114.

³⁸ *EAPQ*, p. 106.

³⁹ *EAPF*, p. 84.

l'édition française ; les « piasses » s'explicitent en « dollars » et même pour les « capotes », on ressent le besoin de les changer en « condoms ». Et pour enrichir davantage la liste (dans le binôme édition québécoise/édition française), on peut encore trouver : « J'aurais été tellement maganée »/« J'aurais été tellement cassée de partout⁴⁰ », « Je me suis tannée, tsé »/« J'en ai eu ras le cul, t'sais⁴¹ » ; « un bec sur la bouche »/« un bisous sur la bouche⁴² ».

Un bref passage pour fermer ce court exemplier et montrer jusqu'à quel point le changement peut affecter le texte de départ :

J'ai essayé d'entrer, mais la porte était barrée. La porte est jamais barrée. Jamais.

J'ai eu un mauvais feeling. Le septième sens féminin. Sixième ? Y en a combien, des sens, quatre ? Je confonds tout le temps.

En tout cas, j'ai eu comme un frisson dans le dos⁴³.

J'ai essayé d'entrer, mais la porte était fermée à clé. Pourtant la porte était jamais fermée à clé. Jamais. J'ai eu comme un mauvais pressentiment. Le septième sens féminin. Sixième ? Y en a combien, des sens, quatre ? Je confonds tout le temps avec les planètes.

Tout ça pour dire que, j'ai eu comme un frisson dans le dos⁴⁴.

Par ailleurs, même ce qu'on pourrait à juste titre définir comme des *realia* se métamorphosent en passant de l'édition québécoise à l'édition française. Le magazine « *Elle Québec*⁴⁵ » s'européanise en « *Elle*⁴⁶ » ; le « bloc » aussi, car il se fait « immeuble » ; les « BS » (bénéficiaires de l'aide sociale, le Bien-être social) deviennent plus ouvertement des « pauvres ». Les habitudes alimentaires ne parviennent pas à se soustraire à la modification, au-delà du cas, cité auparavant, du Coke qui devient systématiquement un Coca, le « jus » qui s'explicité toujours en « jus d'orange » et « un toast au beurre de pinottes⁴⁷ » qui passera en France sous l'aspect d'« une tartine au Nutella⁴⁸ » :

C'est comme s'ils vendaient des patates pilées avec motons inclus, ou alors de la pâte à pancakes extra-grumeaux⁴⁹.

C'est comme s'ils vendaient du steak haché avec morceaux de cartilage inclus, ou [~~alors~~] de la pâte à pancakes extra-grumeaux⁵⁰.

Je peux-tu avoir un autre verre d'eau ?

Ou un jus ?

⁴⁰ EAPQ, p. 28/EAPF, p. 24.

⁴¹ EAPQ, p. 32/EAPF, p. 28.

⁴² EAPQ, p. 152/EAPF, p.120.

⁴³ EAPQ, p. 137.

⁴⁴ EAPF, p. 139.

⁴⁵ EAPQ, p. 78.

⁴⁶ EAPF, p. 66.

⁴⁷ EAPQ, p. 42.

⁴⁸ EAPF, p. 37.

⁴⁹ EAPQ, p. 51.

⁵⁰ EAPF, p. 45.

« Des fois, j'ai l'impression que je te parle dans une autre langue ». Et au pire, on se mariera : le passage du Québec à la France

Me semble que ce serait le fun si y avait du jus, parce qu'on va être là encore un bout, j'ai l'impression⁵¹.

Je peux avoir un autre verre d'eau, ou pas ? Ou un jus d'orange ? Ce serait vraiment cool si y avait du jus d'orange, parce qu'on va être là encore un bon moment, j'ai l'impression⁵².

Pour ce qui est de la vie politique et sociale, enfin, l'allusion à Françoise David (femme politique québécoise, féministe et fondatrice du mouvement Option citoyenne) disparaît et laisse la place à une modification textuelle qui touche aussi au contenu :

Baz a bu une gorgée et il a dit, comme juste pour lui-même, quelque chose du genre : « Françoise David serait fière. »

Je ne sais pas c'est qui, Françoise David. Je m'en fous qu'elle soit fière.⁵³

Baz a bu une gorgée et il a dit, comme juste pour lui-même, quelque chose du genre : « Le féminisme selon Aïcha. » Je ne sais pas trop c'est quoi le féminisme. Ma mère dit que c'est important, alors je me fais un devoir d'en avoir rien à crisser.⁵⁴

Il est clair que l'édition française de *Et au pire, on se mariera* est sensiblement proche de ce qu'on pourrait assez correctement classer comme une traduction ayant comme but la réduction de la variation diatopique, en particulier, entre le code français du Québec et celui de la France.

Autrement dit, on se trouve face à une forme de transposition proche de la traduction intralinguistique, qui touche évidemment avant tout la forme d'un texte où celle-ci s'avère un élément essentiel du message. Opération, donc, extrêmement risquée et dont la nécessité, pour cela même, demeure obscure vu que les défauts inévitables — dommageables ou négligeables — que toute traduction implique, auraient pu être évités.

D'après ce qu'on vient de relever, le but de cette opération semble aller dans la direction de la diminution ou, parfois, de l'effacement de la coloration québécoise du code linguistique, en allant plutôt vers un français à portée plus internationale sans vraiment pencher du côté hexagonal (comme le prouverait, pour ne citer qu'un exemple significatif, le remplacement de « BS » par « pauvres » sans avoir recours à celui qui pourrait être le correspondant français le plus direct, « éréviste »). Cela dit, les raisons du bien-fondé de cette opération demeurent obscures.

Sophie Bienvenu m'a aimablement expliqué⁵⁵ que ces modifications sont allées dans la direction de satisfaire le souhait, de la part de son éditeur français, d'éviter des expressions ou des formules qui auraient pu s'avérer problématiques pour la compréhension du texte

⁵¹ *EAPQ*, p. 31.

⁵² *EAPF*, p. 27.

⁵³ *EAPQ*, p. 46.

⁵⁴ *EAPF*, p. 40.

⁵⁵ Cf. lettre personnelle, reçue le 14 octobre 2016.

sans obscurités et sans involontaires ambiguïtés de la part d'un lecteur français.

Cependant, il reste franchement très difficile d'accepter, avant tout de la part du littéraire que je suis, que le lecteur français soit soupçonné de ne pas savoir s'y prendre comme le font, depuis toujours, les lecteurs espagnols ou les lecteurs britanniques face aux textes littéraires qui naissent respectivement dans l'espagnol et dans l'anglais des pays non-européens ayant ces codes comme langues maternelles. D'ailleurs, à strictement parler, la situation inverse devrait aussi être envisagée comme hypothétiquement possible, si la question était purement linguistique.

Il est donc assez difficile — même sans vouloir attribuer des rôles de victimes ou de coupables aux frontières nettes, dans un situation où s'entremêlent contraintes linguistiques, commerciales et culturelles — de ne pas songer que l'histoire des deux éditions de *Et au pire, on se mariera* témoigne de manière évidente qu'on est parfois encore loin d'une réalité qui puisse reconnaître l'« autonomie face au français de Paris pour une langue libérée des normes françaises et du lexique français⁵⁶ ».

Enfin et surtout, toucher à la langue d'un objet d'art verbal c'est bien évidemment toucher à son essence, s'exposer au risque de compromettre profondément sa nature et sa portée. Il s'agit donc d'une opération hasardeuse qu'il faudrait systématiquement éviter dès que possible (comme, il me semble, aurait été le cas de *Et au pire, on se mariera*).

Il y a donc raison, dans ce sens, de se réjouir du fait que l'auteure de cette transposition est Sophie Bienvenu même, ce qui — au-delà des raisons qu'elle a pu se donner pour adhérer à la proposition de son éditeur français et qu'on doit évidemment respecter — a assurément évité de véritables dégâts du point de vue de l'esthétique de ce roman dont elle a su maintenir, de manière magistrale, la force de frappe chavirante.

De même, cela fait, alors, de manière que l'on se trouve, ainsi, face à un exemple singulier d'autotraduction et « les pratiques d'autotraduction (dans leur infinie diversité) sont [...] pour les auteurs, au moins pour une part, une façon de garder le contrôle sur toutes les transformations de leurs textes et donc de revendiquer une autonomie absolue⁵⁷ ».

« Au moins pour une part », justement. Parce que les deux « versions forcées » que connaît *Et au pire, on se mariera*, témoignent avant tout du fait que le chemin pour la véritable liberté de l'écriture et

⁵⁶ Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999, p. 200.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 199-200.

« Des fois, j'ai l'impression que je te parle dans une autre langue ».
Et au pire, on se mariera : le passage du Québec à la France

des écrivains — telle que la conçoit Pascale Casanova avec grande acuité
— peut de tout temps connaître de fâcheux ralentissements :

L'étape ultime de la libération de l'écriture et des écrivains, leur dernière proclamation d'indépendance passe sans doute par l'affirmation de l'usage autonome d'une langue autonome, c'est-à-dire spécifiquement littéraire. Une langue qui ne se soumettrait à aucune des lois de la correction grammaticale ou même orthographique [...]. Qui se refuserait de se plier aux exigences communes de la lisibilité la plus immédiate, de la communication la plus plate, pour n'obéir à rien d'autre qu'aux exigences dictées par la création littéraire elle-même⁵⁸.

MARCO MODENESI
Università degli Studi di Milano

⁵⁸ *Ibid.*, p. 467.